

Bronwyn Law-Viljoen Le Graveur

Roman traduit de l'anglais
par Elisabeth Gilles



ZOE

LE GRAVEUR

*La collection Écrits d'Ailleurs
est dirigée par Regula Locher.*

BRONWYN LAW-VILJOEN

LE GRAVEUR

Roman traduit de l'anglais (Afrique du Sud) par Élisabeth Gilles

ZOE

**écrits
d'ailleurs**

Les Éditions Zoé remercient une fondation privée genevoise pour son soutien à la collection Écrits d'Ailleurs et le Centre national du livre pour son aide à la traduction de ce livre.

Titre original: *The Printmaker*

© Bronwyn Law-Viljoen, 2016

First published by Umuzi, an imprint
of Penguin Random House South Africa

Pour la présente traduction française :
© Éditions Zoé, 46 chemin de la Mousse,
CH-1225 Chêne-Bourg, Genève, 2019
www.editionszoe.ch

Maquette de couverture: Silvia Francia

Illustration: *Ants trail*, © Jamesbin/shutterstock.com

ISBN 978-2-88927-630-1

ISBN EPUB: 978-2-88927-631-8

ISBN PDFWEB: 978-2-88927-632-5

*Les Éditions Zoé bénéficient du soutien
de la République et Canton de Genève,
et de l'Office fédéral de la culture.*

À Ben

*« Si un homme a vécu dans l'obscurité
Et que ses amitiés sont nées dans l'obscurité
Alors l'obscurité n'est pas sans intérêt. »*

Evgueni Evtouchenko

I

Décembre 2005

March

J'ai peur qu'il n'y ait plus rien à dessiner. Voilà des mois maintenant que ce sentiment va et vient, il s'éloigne quand je suis dans l'atelier mais s'approche à pas de loup lorsque je suis dans la maison, au jardin, ou en route pour faire les courses. Parfois, au lieu d'arriver tout doucement, il me saute littéralement dessus dans un mouvement semblable à celui d'une voile qui se déploie soudain sous l'effet d'un vent violent, avec un claquement sec de la toile, et il me fait sursauter. Lorsque cela se produit, j'essaie de penser à des lignes, à des ombres, à la perspective, à des formes, ou je m'efforce de faire apparaître les images entières que je vois lorsque je ferme les yeux. Elles semblent avoir toujours été présentes à mon esprit, complètes, saccadées comme celles d'un film.

Peut-être n'est-ce pas le fait qu'il n'y ait rien à dessiner qui me dérange, mais plutôt la question de savoir pourquoi je devrais dessiner, tout simplement.

Et puis il y a aussi la peur de ne pas savoir *comment* dessiner les choses, comment relier des lignes entre elles pour que quelque chose se matérialise sur le papier. Tout

cela peut être assez épuisant et me fait errer dans la maison. Des matinées entières passent ainsi.

Il faut dire aussi que je suis perturbé par une terrible invasion de fourmis qui ont pris possession des lieux après des semaines de pluie.

On dirait vraiment qu'elles ont envahi Johannesburg. Quand je marche dans la rue, j'en vois des armées qui descendent la route, passent les murs des jardins, défilent sur les trottoirs et même qui grouillent sur les troncs des jacarandas.

Les poignées de porte et les interrupteurs m'inquiètent également, je ne peux pas les toucher sans aller me laver les mains à la salle de bains, c'est une grande perte de temps. J'essaie de les garder enfoncées dans mes poches pour éviter cette bêtise mais j'oublie souvent de le faire. Je touche une poignée et, immédiatement, me vient la pensée des germes qui s'accumulent dans ma paume. Bien sûr, j'essaie de refouler l'idée, je fais du thé ou n'importe quoi d'autre pour me distraire, mais la sensation finit par être trop forte, elle frise la panique, alors j'abandonne et je me lave les mains. Je dois fermer les robinets avec une serviette en papier pour ne pas devoir tout recommencer.

Parfois, je perçois à la limite de mon champ de vision un étrange petit groupe de silhouettes – c'est un trouble optique, une sorte d'acouphène visuel – que je dois chasser d'un mouvement de tête. La nuit lorsque je m'endors ou dans la journée quand je suis plongé dans une activité machinale, je vois ce cercle de silhouettes qui se déplacent en traînant les pieds et en murmurant. Elles apparaissent de plus en plus souvent ces derniers temps. Elles viennent sans être invitées – évidemment, qui voudrait de si fantomatiques visiteurs? – et s'imposent à moi avec leurs murmures. Étranges fantômes qui semblent toutefois assez

réels pour qu'on les touche ou qu'on leur parle, bien que je m'efforce de résister à cette tentation et, grâce à Dieu, je ne me suis pas surpris à le faire jusqu'à maintenant. Une ou deux fois, j'ai imaginé l'un d'eux se retourner pour me regarder droit dans les yeux, et je ne suis pas sûr de ne pas lui avoir bel et bien adressé la parole. De ne pas être entré dans leur cercle.

Je continue à graver, reproduisant dix fois ou plus une image que j'aime, pour me donner l'impression de faire quelque chose. Je me réfugie dans l'odeur de l'atelier, dans la sensation familière du chiffon dans ma main, du roulement de l'encre sur la plaque, j'écoute le son moite qu'elle produit alors qu'elle passe du rouleau au cuivre comme du plastique qui fond. Et puis je l'essuie et je vérifie les lignes pour voir ce qui s'est étalé dans les minuscules tailles et rainures, je fais bouger la plaque dans un sens et dans l'autre, j'examine les traits pour m'assurer qu'ils retiennent quelque chose. J'essuie et essuie encore, jusqu'à ce que la surface de cuivre me renvoie son brillant sur les espaces plats que je n'ai pas gravés. Tout en faisant cela, je reste concentré sur la plaque, j'observe sa surface métallique sous ma main, je ne pars pas à la dérive, Dieu merci. Mais il arrive que son scintillement m'hypnotise et j'ai alors l'impression de flotter au loin avant de reprendre mes esprits avec l'image qui réapparaît, glissant vers moi. Pour éviter ces moments d'absence, je me concentre sur les actions, les actes répétitifs qui, je l'espère, produiront un dessin sur le papier.

Ma mère s'approche de moi tout doucement elle aussi. Elle est morte, bien sûr, et ce n'est donc pas ma mère ni son fantôme mais sa présence dans ma tête. Non pas un souvenir – cela serait supportable – mais une pensée d'elle comme si elle était toujours vivante, et même dans

la pièce d'à côté. Cela m'aide de me rappeler qu'elle est morte. Depuis combien de temps maintenant? Je calcule les années et répète à voix haute, comme un reproche qui lui est adressé – quinze ans, quinze ans, alors, va-t'en – et j'entends ma voix dans le calme de l'atelier. Cela m'aide.

La pensée est respiration. Et essuyage. Si je songe à Matisse – ou à un autre de ceux qui traînent les pieds dans le cercle, qui essaient de s'y glisser pour se faire une place –, c'est toujours pour l'imaginer concentré sur une feuille de papier, comme je le suis moi-même. Je ne m'autorise qu'un bref coup d'œil mental sur lui en train de peindre ou de dessiner, comme une sorte d'ombre de moi-même. Mais dès qu'il menace de devenir plus que cela, une présence sombre avec qui je pourrais être tenté d'avoir une vraie conversation, j'agite en l'air le burin ou fais claquer un chiffon contre ma cuisse. Cela semble efficace parce qu'il fiche le camp.

Nettoyer, essuyer, nettoyer, essuyer, laisser tomber le chiffon par terre, aller en chercher un autre puis, du talon de la main, enlever des bords de la plaque quelques traces d'encre récalcitrantes. Je sens sous mon pouce le bord du métal, là où j'ai limé son coupant. Je sens l'encre grasse sur la plaque, l'enlève en polissant la surface avec ma paume jusqu'à ce que ma peau commence presque à coller au cuivre, ce qui voudrait dire que je suis allé trop loin.

Pendant tout ce temps, je vois le dessin que j'ai fait il y a quelques mois sur un papier raide. Il est là, à droite de l'endroit où je travaille, posé contre le cadre de la fenêtre comme un rappel. J'essaie de retrouver sur sa reproduction esquissée, celle que j'ai sous les mains, les variations d'ombre et de lumière qui donnent son atmosphère à l'original et créent une représentation simple de la profondeur et du volume.

Maintenant, j'imprime pour me donner l'illusion que je produis des images, que quelque chose sort de mes mains, qu'il y a quelque part dans mon cerveau le germe d'un dessin que je me suis débrouillé pour amener sur le papier. Je suis rassuré par ces apparitions de ce que j'ai dessiné. Par ma capacité à les faire revenir encore et encore avec le passage de l'encre, l'essuyage, l'impression de la plaque. Chaque fois que l'image émerge du linge posé sur la presse, je suis soulagé de voir qu'il y a quelque chose, que le papier n'est pas un espace vide, comme mon cerveau semble l'être parfois. J'ôte le linge, retiens ma respiration, soulève doucement le papier de la surface de cuivre et elles sont là. Certains jours, je pourrais presque pleurer de soulagement à la vue des lignes noires qui s'imposent alors que je suis moi-même si près de me sentir vide. Elles proclament qu'elles n'ont pas disparu, qu'elles peuvent être convoquées chaque fois que j'ai assez de patience et de force physique pour encrer, essuyer et imprimer la plaque.

Les actes nécessaires à l'apparition de mon dessin n'ont rien d'original. Ils sont répétition, habitude et mémoire corporelle de comment se fait une gravure. Chaque matin lorsque j'entre à l'atelier, j'en reviens à cette série de petites actions qui m'absorbent. Elles me trahissent rarement. Seul un faux mouvement de la main, un excès d'essuyage ici ou là, ou le fait d'oublier de régler la pression sur le plateau peut conduire à un ratage quelconque mais rien qui ne puisse être arrangé avec un deuxième essai. Je jette une gravure trop pâle, je recommence et, tout en appliquant l'encre sur la plaque, je prends ma respiration et dans cette respiration il y a l'excitation de ce qui va advenir.

Mais à l'atelier un matin, alors que je suis prêt pour un nouveau départ, la peur est là, plus forte que jamais.

Que vais-je faire quand j'aurai fini, quand j'aurai imprimé jusqu'à l'irréversible épuisement de l'image, quand les lignes, trop peu profondes pour retenir l'encre, se seront estompées dans le métal? Je quitte l'atelier pour chercher quelque chose à manger, histoire de chasser l'angoisse. Cela aide parfois bien que j'aie rarement faim ces jours. J'ouvre et ferme les placards de la cuisine mais le sentiment me talonne, alors je vais au salon et regarde des livres. Et puis, tandis que j'en feuillette un, je décide tout à coup de téléphoner à Thea.

Avril 2007

Helena

Il n'y avait pas d'interphone, je suis sortie de la voiture et me suis penchée par-dessus la grille pour appeler. La maison était en retrait de la rue, à l'ombre d'un jacaranda et d'un chêne, la grille vous arrivait à la taille – c'était cette sorte de clôture qu'on installait avant que l'excès de sécurité dans les banlieues aisées soit devenu la règle –, deux rectangles de grillage en losange entourés d'un cadre tubulaire, un système de fermeture métallique accroché à celui de droite, qui retombait sur celui de gauche. On l'avait modernisée en installant un moteur qui permettait aux deux parties de s'ouvrir vers l'intérieur grâce à des bras articulés. Parfait pour empêcher un chien de sortir mais probablement pas pour dissuader un intrus d'entrer.

L'endroit se trouvait assez près du terrain de cricket pour qu'on entende le bruit de la foule pendant un match et l'occasionnel choc sourd de la batte contre la balle. J'ai pensé aux spectateurs qui avaient pris un jour de congé et qui maintenant se prélassaient au bord du terrain, buvant des bières sous leurs chapeaux à larges bords. Une lourde chaîne pendait mollement par-dessus la partie gauche de

la grille, lestée par un énorme cadenas. La pelouse, mal entretenue, gagnait sur les parterres de fleurs. Des feuilles et de petites branches y étaient éparpillées, débris laissés par un vent fort. Le jardin semblait alourdi dans la chaleur de fin d'été. J'ai attendu que quelqu'un apparaisse et je me suis d'abord dit que j'allais retourner à la voiture pour klaxonner. Au lieu de cela, je me suis appuyée contre la grille et j'ai écouté le cliquetis du moteur qui refroidissait.

À l'autre bout du jardin, dans l'angle à gauche, un tuyau d'arrosage était enroulé au pied d'un fétidier. Au milieu de la pelouse, à côté d'une fourche rouillée, gisait une brouette renversée dont dépassait à moitié le haut d'un gicleur. Les parterres à l'abandon m'ont rappelé ma mère, elle aurait fait un commentaire à propos des agapanthes fatiguées ployant presque jusqu'au sol, leurs pétales disparus. La vigne vierge envahissante étalait son feuillage vert sombre le long du mur de béton et jusque sous les arbres où elle ne laissait place à rien d'autre. Seuls les *khakibos* jaunis aux lourdes têtes offraient quelque résistance. De très vieux buissons de roses, de la taille de petits arbres, étaient plantés à intervalles réguliers le long de la maison, avec leurs grosses excroissances au niveau des moignons épaissis, là où les branches avaient été taillées, il y a bien longtemps.

D'après moi, la maison datait des années soixantedix. Elle était banale, avec quelques briques de parement autour de l'entrée mais simple dans l'ensemble, murs blancs, toit de zinc, fenêtres à barreaux – un ajout des années quatre-vingt sans doute. Les barreaux formaient des sortes de boîtes faisant saillie sur la façade comme des cages qui permettaient aux battants de s'ouvrir vers l'extérieur, quoique pas entièrement. Le garage, un auvent

plutôt, longeait le côté droit de sorte qu'on pouvait soit emprunter l'allée et se garer sous un toit de tôle ondulée assez long pour abriter deux voitures, soit prendre sur la gauche et s'arrêter devant le salon aux fenêtres en acier sur un sentier de gravier qui laissait désormais apparaître le sable.

En sentant la fraîcheur du métal de la grille sous mes avant-bras, j'ai pensé au froid qui allait venir et au fait que j'avais quitté la galerie en plein milieu de l'après-midi pour venir jusqu'à cette maison. Je n'avais dit à personne où j'allais mais avais demandé à Lenny de fermer et de ne pas être en retard le lendemain matin pour qu'on puisse s'occuper des derniers détails avant le début de l'exposition. J'allais devoir appeler Jack dans un moment pour lui dire de ne pas venir avant onze heures. Il serait légèrement hystérique et lâcherait son rire paniqué. Pendant que j'attendais Thea à la grille, je me suis rendu compte que tout l'après-midi j'avais refoulé une vague irritation à l'idée que Michael allait appeler de Londres avec sa kyrielle de questions habituelle pour savoir si nous étions prêts pour l'exposition alors qu'il savait pertinemment que nous l'étions. En sentant dans ma poche le bord de mon téléphone portable, j'ai trouvé la touche et l'ai mis sur silencieux.

Thea est sortie de la maison, je suis donc retournée à la voiture et j'ai mis le contact. Elle m'a fait un signe et j'ai cru qu'elle dirigeait une télécommande en direction de la grille obstinément immobile sur ses gonds. De chaque côté, trônant sur le gazon *kikuyu* rebelle, les deux énormes moteurs étaient muets. J'ai vu qu'elle ne s'ouvrirait pas et je suis ressortie de la voiture pour soulever la chaîne et pousser les battants; c'est alors que j'ai remarqué que les deux bras fixés aux moteurs n'étaient plus attachés aux

montants. Je me suis engagée lentement dans l'allée, j'ai pris à gauche et me suis garée devant la maison.

Les fenêtres étaient tendues de voilages et de doubles rideaux, les premiers gris de vieillesse, les seconds dans des nuances de brun et de vert. J'ai eu l'impression, avant de pénétrer dans cette maison à l'ordinaire fonctionnalité banlieusarde des années soixante-dix, que l'intérieur ne recèlerait aucune surprise : trois chambres à coucher, salon, salle à manger, cuisine, débarras, long couloir, salle de bains attenante à la chambre principale. Moquette, carrelage de salle de bains jaune et noir, lino sur le sol de la cuisine, comptoirs en formica, portes creuses, poignées en métal et, autour des ampoules, des globes blancs où s'entassaient les mites mortes. La fonctionnalité plus que le glamour, avec peut-être une fioriture au niveau de l'équipement de la salle de bains et quelques briques nues ici et là, pour faire tendance. Comme la maison dans laquelle j'avais grandi.

Le jardin de deux mille mètres carrés avait dû passer par plusieurs variations d'un même thème au cours de sa vie. De grands arbres et des plates-bandes anglaises soignées autour de la pelouse, avec quelques arbustes indigènes – arbre à gentianes, dentelaire et chèvrefeuille du Cap. Ce qui avait persisté après que le dernier jardinier l'eut abandonné était la vigne vierge vorace, les agapanthes qui avaient survécu au climat du haut plateau sans trop de soins et les rosiers dont les gourmands atteignaient presque la hauteur des gouttières.

« Fichue grille », a dit Thea en se dirigeant vers la voiture, sans me saluer d'abord et comme si elle m'entraînait au fil de sa pensée. « J'oublie tout le temps qu'elle ne fonctionne pas et j'essaie de l'ouvrir avec la télécommande. Bonjour ma chérie. Ta coupe de cheveux est telle-

ment courte!» Une bise rapide sur chaque joue. Les personnes particulièrement petites me mettent mal à l'aise à cause de ma haute taille et de ce que ma mère avait toujours appelé mes gros os, mais Thea ne produisait pas cet effet sur moi. Sa légèreté physique était entièrement compensée par l'intensité de sa présence. Nous nous sommes détournées de la grille incriminée pour pénétrer dans la maison.

«Les Sœurs sans Miséricorde ont encore frappé. Elles veulent que je parte pour s'appropriier la maison. Sœur de l'Assomption-je-sais-pas-quoi et ses foutues nonnes.» Elle s'est essayée à l'accent irlandais. C'était seulement notre deuxième rencontre, mais je voyais bien que nous allions nous dispenser des salutations et politesses habituelles pour nous mettre tout de suite à parler comme deux vieilles connaissances. Comme si au cours de notre premier rendez-vous à la galerie nous avions réglé la question délicate des termes de la relation et que c'était désormais les opportunités et le besoin de prendre des décisions qui allaient régir nos interactions. Thea avait pourtant quelque chose de chaleureux et l'insistance dont elle avait fait preuve lors de notre première rencontre avait un peu disparu.

Après à peine une minute de son discours débité à toute allure, j'ai conclu que tout relevait de la conspiration – la mort de March, les moteurs de la grille, les bonnes sœurs, les marchands de livres, les commissaires-priseurs qui allaient et venaient, regardaient, touchaient à tout.

«Je ne sais jamais s'ils m'offrent assez d'argent ou pas assez, s'ils essaient de m'arnaquer. Sacré March. Est-ce qu'il avait seulement idée de ce qu'il me laissait sur les bras, de ce à quoi j'allais devoir faire face dans cette fichue

maison? Cela fait des semaines que je campe ici comme une squatteuse.»

Le fait que je puisse le juger n'avait pas l'air de la pré-occuper et elle s'est aussitôt mise à parler de lui comme si j'allais comprendre sa frustration, que j'allais, en réalité, la partager. Je me suis dit que l'attitude de Thea était en partie due au fait que c'était là sa manière d'être avec les gens – ce « ma chérie », le baiser rapide sur la joue – mais venait aussi de ce qu'elle considérait apparemment que nous avancions vers un but commun et que nous pouvions donc être alliées, voire amies. Quoi de plus naturel puisque après tout j'étais venue jusqu'à la maison.

Nous avons traversé une entrée sombre aux briques apparentes. À l'intérieur, juste à gauche de la porte d'entrée, était fixée une planche de bois avec des petits crochets. Thea a remis à sa place la télécommande inutile à côté d'une rangée de clés isolées.

« Tu n'imagines pas ce que ça a été ici, mais je travaille, ça avance. C'est parfois impossible de s'y retrouver, il y a des choses qui auraient dû être réglées il y a des années. Et Sœur je-sais-pas-quoi qui me téléphone, tu vois, en faisant semblant d'être polie et inquiète, mais j'entends l'impatience dans sa voix. Je sais qu'elle veut que je parte. Qu'est-ce qu'elles ont fait pour lui, à part prendre son argent? En plus il n'était même pas catholique, bon sang.»

En trois semaines elle avait rapetissé, depuis qu'elle était entrée en coup de vent dans la galerie avec l'encombrant portfolio de March. Ce jour-là, elle avait à peine pris le temps de me dire qui elle était avant de l'ouvrir pour me montrer son contenu.

« Voilà, regardez, avait-elle dit en désignant la première gravure avant d'immédiatement passer à la sui-

vante. Et celle-ci.» Elle avait sorti un dessin sur carte à gratter et feuilleté les autres gravures, trop vite pour que je puisse vraiment voir. « Ce n'est qu'une minuscule partie de ce qu'il a fait. Il y en a beaucoup plus à la maison. Et personne ne les a encore vus. Est-ce que vous viendriez regarder? Je crois que cela vous intéresserait énormément. »

Je lui avais fait ralentir le rythme, avais demandé à Lenny de nous faire du thé, puis j'avais regardé avec soin les gravures et dessins tandis qu'elle restait plantée à côté de moi, anxieuse, sans toucher à son thé.

Maintenant, on aurait dit un inquiétant petit insecte. Elle s'était retrouvée coincée seule dans la maison depuis la mort de March, rongée d'inquiétude et accablée de travail, dormant sous des couvertures poussiéreuses parmi des piles d'objets – livres, boîtes, papiers. Je l'imaginai virevolter dans la maison, allant d'un canapé usé aux placards de la cuisine, aux robinets trépidants dans la salle de bains, parlant à haute voix avec elle-même, avec lui, avec sa mère, morte longtemps auparavant et avec qui, m'avait-elle dit, elle avait travaillé comme modèle dans les années soixante-dix et quatre-vingt.

Et voilà qu'elle était là, à téléphoner à des marchands d'art, des marchands de livres, à régler des factures, fermer des comptes, se faisant de temps en temps un en-cas de pain blanc tartiné de margarine et de confiture de fruits mixtes en boîte, une banane parfois. Emballant, déplaçant des choses, trimballant des cartons de sa voiture à la maison et vice-versa. Pas plus d'un mètre cinquante et quarante-cinq kilos. Mince comme un fil mais avec un somptueux rideau d'épais cheveux noirs.

Nous avons tourné à droite pour entrer dans le salon dont les murs étaient tapissés d'étagères de bois sombre

du sol au plafond et la moquette mouchetée de jaune moutarde et de brun piquetés d'un vert passé. Des pots tarabiscotés au vernis brun luisant étaient posés dans les coins de la pièce, belliqueux et poussiéreux avec leurs poignées comme des gargouilles. Thea avait installé les choses sur des tables pour que les commissaires-priseurs y accèdent facilement. Argenterie. Vaisselle. Objets de décoration. Linge de maison. Bijoux – plusieurs broches minuscules, un bracelet à breloques, un collier plastron qui aurait pu être un déguisement. Étrange, je m'étais attendue à un lieu rempli d'objets masculins et il y avait là ces fragments d'une vie de femme.

Les étagères étaient bourrées à craquer sauf aux endroits où les marchands avaient pris quelque chose. D'autres livres étaient empilés sur la moquette à leurs pieds.

«J'en ai apporté chez des marchands, il m'est arrivé aussi de leur téléphoner pour leur demander de venir quand j'étais simplement trop fatiguée pour porter un carton de plus. Mais je ne leur fais pas confiance. Et puis ils veulent tous jeter un coup d'œil dans les autres pièces. Je dois les faire rester ici au salon et les distraire pour les empêcher d'aller ailleurs dans la maison. C'est épuisant. Ils farfouillent.» Elle a fait un geste vers les étagères. «Je voudrais qu'ils puissent les voir comme une collection, la collection d'une *personne*, et qu'ils prennent tout, en une fois, mais non, il faut qu'ils chipotent, qu'ils regardent les choses en douce comme s'ils pensaient que je ne savais pas qu'elles valent de l'argent. Ils feuilletent les livres comme s'ils n'étaient pas vraiment intéressés, ils disent qu'ils vont prendre ça et ça encore et puis oh! celui-ci aussi, bien qu'il n'ait pas beaucoup de valeur, franchement. Mais ils le mettent quand même sur le tas.» Elle

avait pris un ton de voix grave et masculin et s'est mise à rire. « Sacré March, je pourrais le tuer pour ça.

— Est-ce que tu crois... », j'ai essayé de formuler une question mais Thea l'avait anticipée.

« Il savait exactement ce qu'il faisait, mais quel choix avait-il? Que pouvait-il faire? Il n'avait personne, pas de famille. Alors cela allait forcément retomber sur moi. »

Elle s'est détournée brusquement et a quitté la pièce. Je me suis dirigée de nouveau vers les livres, j'ai longé les étagères et, en passant mon doigt sur les reliures, j'ai parcouru les titres.

Thea est revenue au salon, agitée, elle voulait que je continue la visite et elle m'a tendu un jus de citron vert trop acide de la marque Rose's où se balançaient des glaçons.

« Après la mort de sa mère il a vécu seul dans la maison pendant, combien? Quinze ans? Vécu au milieu de ses affaires. Tu te rends compte? »

Nous avons abandonné les livres dans la lumière tamisée et j'ai réfléchi à la meilleure manière de demander, sans ressembler à un de ses marchands, si je pourrais revenir les regarder de plus près avant qu'ils aient tous disparu. Thea ne m'a pas laissé l'occasion de formuler ma requête mais m'a conduite jusqu'aux chambres en passant par le couloir. Elle avait étalé sur les sols recouverts de tapis des piles de papiers, des feuilles couleur crème dont la plupart n'étaient pas plus grandes que le plus grand livre d'art du salon. Je me suis penchée pour regarder. Chaque pile était enfermée dans un plastique transparent et portait une note, d'une écriture penchée, qui détaillait son contenu: eaux-fortes, certaines numérotées; eaux-fortes, signées et numérotées; eaux-fortes, non signées; eaux-fortes uniquement; dessins au crayon;

lithographies ; dessins au pastel ; eaux-fortes pour livres. Il y avait des notes supplémentaires dans certains des plastiques : vu ailleurs ; illustrations pour les livres.

Elle parlait sans arrêt. Des bonnes sœurs, des marchands, de ses nuits passées avec le fantôme de March qui planait dans la maison, du nombre incroyable d'œuvres parmi lesquelles elle avait tenté d'établir quelque chose comme un semblant d'ordre. Ce qu'il lui avait confié reposait sur ses frêles épaules. Ses doléances à son sujet passaient de l'empathie au chagrin pour revenir à l'exaspération, aux jurons, à un rire bref de temps en temps.

« Celles-ci viennent de ce placard », a-t-elle dit en ouvrant les portes d'un meuble qui couvrait du sol au plafond le mur de ce qui avait dû être une chambre d'amis. « Elles étaient entassées là par centaines. J'essaie de les trier mais je m'y perds. Je sais que j'ai vu certaines de ces images sur les piles du salon. Celles-ci étaient dans ces tiroirs pleins à ras bord. » Elle a montré une pile. « Celles-là étaient dans le buffet, celles-là viennent d'une boîte qui se trouvait sous le lit, celles-là était dans l'atelier. J'ai aussi retrouvé quelques plaques non biffées entassées au hasard. Je vais te les montrer. » Tout en parlant elle soulevait des piles et les reposait.

Il y en avait partout, de hauts tas sur le sol, sur des tables de nuit, sur les lits vides recouverts de couvre-pieds aux motifs floraux passés. Des monceaux de papiers avec des bords à la cuve et des embossages rectangulaires provenant des plaques à graver. J'avançais dans le sillage de Thea, j'enjambais les piles et les contournais, je voulais regarder mais j'étais emportée à la suite de sa petite silhouette virevoltante. La maison commençait à dégager une atmosphère différente, sa banalité s'éloignait. Ce que je ressentais n'était pas le fantôme de l'homme qui avait

vécu et était mort ici mais le doux murmure des images dans leurs emballages et leurs boîtes, écume de mer déposée au bord de la voix de Thea.

Comme nous traversions les pièces l'une après l'autre, Thea touchait d'autres choses, des objets personnels abandonnés. Sur une commode dans une chambre à coucher un bracelet médical anti-allergies formait un petit cercle. Tout en parlant, elle a mis son doigt à l'intérieur et, tournant la chaînette, elle lui a donné une forme de demi-lune. Le geste était inconscient et n'a pas interrompu son flot de paroles. Je me suis demandé à quoi il avait été allergique. Dans une autre pièce, un bureau peut-être, il y avait une paire de lunettes à monture noire sur une étagère. Ce genre de lunettes posées sur un faux nez au-dessous duquel est attachée une fausse moustache et qui sont censées faire ressembler celui qui les porte à Groucho Marx. Sans la moustache, elles n'étaient qu'ordinaires et sans intérêt. Le livre sur lequel elles se trouvaient était posé dos vers le mur et je ne pouvais donc savoir ce que le propriétaire des lunettes lisait le jour – ou la nuit – où il avait trébuché et s'était cogné la tête sur le coin tranchant d'un meuble, quelque part dans la maison, une maladresse qui avait causé la formation d'un petit caillot de sang dans le coussin dense de son cerveau.

Thea a désigné une pile de boîtes à chaussures dans le coin de la pièce. « Ses chaussures faites sur mesure », a-t-elle expliqué en s'emparant de la boîte du dessus pour m'en montrer une paire de cuir brun, bien faites, lacées soigneusement et manifestement jamais portées.

La maison n'était pas rectangulaire, contrairement à ce que j'avais d'abord imaginé, elle avait une aile supplémentaire à l'arrière qui formait une petite cour avançant sur le jardin. On accédait à cette cour de béton nu par la

cuisine mais aussi depuis une pièce située à l'angle sud-ouest de la maison, qui avait servi d'atelier à March. Thea me l'a fait traverser et m'a laissée m'arrêter pour regarder. Il y avait des fenêtres tout le long du mur à l'ouest et plusieurs vieux meubles utilisés comme surfaces de travail ou de rangement. Ils étaient usés, éraflés, tachés d'encre. J'ai vu que Thea avait mis un peu d'ordre. Des plaques de cuivre et de zinc et des blocs de bois étaient posés contre un mur. Je me suis penchée pour en retourner quelques-unes. Rien, semblait-il, n'avait été biffé.

Dans les tiroirs et les placards se trouvait tout le matériel du graveur : encres à eau-forte et à lithographie, rouleaux, burins de toutes tailles et aux multiples formes de têtes, vieilles bouteilles contenant des produits chimiques destinés à nettoyer les plaques, pinceaux, morceaux de cire, plioirs, lames, règles de métal – certaines graduées en pouces, certaines effacées – couteaux, crayons noirs et de couleur, tubes et bocaux de verre ou boîtes de conserve contenant des substances gélatineuses et des liquides transparents qui, exposés à l'air, dégageaient des vapeurs qui m'ont fait reculer brusquement la tête. Mordant hollandais, acide nitrique, térébenthine, diluants, paquets de vieux lambeaux de tissus qui sentaient l'encre, la poussière et les produits chimiques. Feuilles de papier de soie, tas de papiers chiffon de grammages divers et déchirés en morceaux de différentes tailles.

La pièce était fraîche, bien que le soleil y pénétrât par les fenêtres sans rideaux. Au centre du tapis usé se trouvait une petite presse d'imprimerie grise, avec son rouleau argenté et son plateau, et à côté d'elle une pile de couvertures de feutre. C'était une Littlejohn, une de ces presses fabriquées dans les années soixante pour les petits ateliers de gravure. Une machine robuste mais sans préten-

tion, pas grand-chose de plus qu'une roue et un plateau d'acier sur une large table de métal. On aurait dit qu'elle avait poussé là et était restée sur son bout de tapis, à fonctionner pendant trente ans ou plus. Rien ne la reliait aux tas de papiers chuchotant empilés dans la maison, mais ils étaient ses nombreux rejetons. J'ai essayé de me représenter l'homme debout à côté de la presse, il se penchait pour étaler soigneusement un linge sur la plaque de zinc ou de cuivre, ajustait la pression, tournait la roue, regardait le plateau glisser doucement sous le rouleau et imaginait l'encre dans les tailles se presser contre le papier. Puis il retirait le linge, saisissait un coin du papier humide, le soulevait de la plaque et le tenait en l'air. L'image est trop pâle. Pression pas assez forte, trop d'essuyage de la plaque ? Il doit ré-encre et recommencer.

Nous avons traversé la cour jusqu'aux trois petites pièces – chambre de service, cellier et débarras. Personne n'y avait vécu et elles étaient remplies de grandes toiles vierges récemment tendues, d'autres boîtes de conserve et bouteilles, de caisses à outils. Le long du mur de l'une d'entre elles plusieurs bocaux de verre couverts de poussière, de ceux que l'on s'attend à trouver dans un laboratoire. Acide chlorhydrique concentré, acide cuprique, acide nitrique. Les étiquettes étaient en partie effacées, leur papier si craquelé de vieille colle que les coins se sont détachés du verre lorsque j'ai passé mon pouce dessus.

J'ai regardé ce qu'il y avait, jeté un œil sur les toiles empilées contre le mur, fureteuse comme un visiteur dans un atelier d'artiste lorsqu'il pense que celui-ci ne le voit pas. Qu'y a-t-il là derrière, qu'y a-t-il face au mur ? Ce qui n'est pas achevé, les ratages, ce qui est resté en suspens – comme se plaisent à le dire poliment les critiques à propos du tableau sans intérêt d'un bon peintre. Les

toiles étaient vierges, pures dans leur blancheur crémeuse. Plusieurs d'entre elles se réduisaient à un simple bout de tissu accroché au châssis, tout le centre ayant été coupé à quelques centimètres du cadre où restaient des filaments de peinture roses et verts, le bord de quelque chose à quoi l'artiste avait renoncé. J'étais mal à l'aise devant ces châssis vides qui me dévisageaient et devant les fils de peinture, restes de ce que, dans sa frustration ou sa gêne, il avait défiguré.

« Regarde ça, a dit Thea derrière moi. Pendant ma dernière visite il a soudain eu envie d'acheter des toiles et de se remettre à peindre. Il les a empilées contre le mur, dos au centre de la pièce pour que je ne puisse pas voir s'il les avait peintes ou non et je n'ai pas demandé. Je n'ai jamais demandé. Il venait me montrer son travail quand il était prêt et je lui disais ce que j'aimais, ce que je trouvais bon, même si je n'y connaissais pas grand-chose. Sauf qu'on voit quand un dessin est bon, on se rend bien compte quand quelque chose est spécial. Mais je ne lui ai jamais demandé de me montrer. »

J'ai laissé retomber les cadres contre le mur.

« Quand je suis venue ici après sa mort pour commencer à faire du tri, j'ai vu tout ce chantier. Manifestement, il a pris un couteau, tailladé les peintures et laissé les cadres vides, avec ces maudits grands trous. Je n'ai pas trouvé les morceaux qu'il a coupés – peut-être les a-t-il enterrés ou brûlés. Quand je pense à tout l'argent que nous avons dépensé. »

Je percevais en Thea une angoisse à peine contenue. Elle voulait me parler de March pour que j'aie une idée de qui il avait été mais aussi pour m'inciter à lui donner un avis, lui suggérer quelque chose qui l'aiderait à tracer son chemin. Je sentais que son besoin de savoir ce que je

pensais, comment elle devrait agir, était de plus en plus pressant. Cela la rongait, ce sentiment de responsabilité ou peut-être le fait de se sentir obligée de rester dans cette maison vide pour y trier les choses accumulées par quelqu'un d'autre au cours de sa vie. Les promesses faites aux morts. C'était ce qu'elle avait reçu en héritage, elle y faisait face comme un boxeur qui crache son sang mêlé d'eau, refusant de s'effondrer, et elle se demandait s'il se trouvait quelqu'un dans son coin du ring.

Nous sommes allées à la cuisine boire un thé tiède.

« Il n'a jamais fait d'exposition, il n'a jamais imposé son travail à quiconque. Ce qui fait que personne ne sait à quel point il était bon. Et puis, il donnait les choses autour de lui, aux gens qu'il aimait bien, sans leur demander un sou. Ça, c'était typique.

— Est-ce qu'il était simplement timide ou bien refusait-il de vendre par principe ?

— Eh bien, il était timide, c'est vrai, sauf lorsqu'il était contrarié, là, il pouvait être direct et se mettre en colère. Mais il n'aimait pas les galeries, il me l'a dit. Il pensait qu'elles allaient le corrompre.

— Il arrive que ce ne soit qu'une excuse, une manière de ne pas avoir à montrer son travail, d'éviter de se confronter à ce processus compliqué. La plupart des artistes trouvent difficile d'approcher les galeries – cela peut exposer à beaucoup de rejets, il faut être solide pour persévérer. »

Nous avons parlé ainsi un moment, évitant la vraie question, jusqu'à ce que Thea me pousse à dire ce que je pensais. « Alors, d'après toi, que faut-il faire ? Je pense que tu es quelqu'un qui peut me conseiller, tu connais le monde de l'art, tu peux me dire comment m'y prendre. Et puis, tu vois comme il était bon.

— Il y a beaucoup de choses à assimiler ici et il faudrait que j'examine l'ensemble de plus près avant de pouvoir me faire une idée de la meilleure manière de procéder. » Je biaisais. J'éprouvais le besoin étrange de faire preuve de politesse, dans cette maison au milieu des affaires de l'homme mort, et de respecter la longue relation que Thea avait eue avec lui, mais en même temps je ne voulais pas qu'elle m'accule. La tâche était impressionnante et je n'étais pas sûre de vouloir l'entreprendre alors que la galerie me prenait tellement de temps et d'énergie. Il y avait deux ans que je la dirigeais et que je travaillais toujours plus, sans voir venir aucun signe de ralentissement.

« D'accord, c'est un début. Mais est-ce qu'on pourrait faire ça assez vite ? Pourrais-tu venir la semaine prochaine ? Il faut que je rentre chez moi et je ne sais pas ce que je pourrai faire d'autre si nous ne trouvons pas une solution.

— Je te téléphonerai lundi et nous conviendrons d'une date pour nous rencontrer.

— Merci ma chérie, c'est bien, réfléchis-y et on verra. »

Je me rendais compte qu'elle était soulagée d'avoir ne serait-ce qu'une promesse ténue qui me ramènerait à cette maison. J'avais essayé de laisser planer un doute mais je voyais bien qu'elle allait entendre ce qui lui chantait. Elle était sûre que j'allais l'aider à s'en sortir avec les choses empilées dans cette maison et avec ceux qui voulaient des morceaux de ce que March lui avait laissé, comme des rats.

Alors que je quittais l'allée et m'engageais dans la rue, Thea était en train de fermer la grille derrière moi et se bagarrait avec la lourde chaîne et le cadenas. J'allais sortir de la voiture pour l'aider mais avant que j'en aie le temps, elle avait ouvert le cadenas et enroulait la chaîne.